

On espéra que le temps en aurait raison ; mais le temps passa et ne ramena point le gai et franc sourire qui brillait jadis aux lèvres du comte, et l'ainé des Maltevert se jeta alors tête baissée dans cette carrière aride de l'ambition où ne vivent à l'aise que les âmes froissées déjà.

Hector, le lieutenant aux bonnes fortunes, devint le capitaine au front grave, au sourire froid, dont le mérite personnel lui acquit la faveur de l'empereur Joseph, et cette faveur, le jeune capitaine se promit de l'utiliser si bien qu'il arriverait aux fonctions militaires les plus élevées et à une brillante fortune. Il lui fallait le bâton de feld-maréchal.

Le vicomte Raoul, lui, était simplement amoureux ; — mais son amour était aussi hardi, aussi téméraire que l'ambition de son frère.

Cet amour montait jusqu'aux pieds du trône.

A cette époque, la maison d'Autriche n'avait point encore été assez humiliée, et la gloire de Napoléon n'était point parvenue encore à un si haut degré de prestige, que l'union d'une archiduchesse avec le chef de l'empire français eût été rêvée déjà par la diplomatie.

On le devine, le téméraire vicomte de Maltevert aimait en secret, la jeune archiduchesse Marie-Louise.

Il osait l'aimer, bien que cet amour fut insensé et sans espoir et il lui avait voué cet attachement profond, ce culte fanatique dont, en France, vingt années plus tôt, quelques gentilhommes loyaux et fidèles osèrent environner cette noble reine que la hache de Robespierre n'épargna point.

L'archiduchesse, Raoul le savait, ignorait son amour, — mais il eût donné la dernière goutte de son sang si elle en eût témoigné le désir par un simple sourire.

Or, un soir, au jeu de l'Empereur où les deux jeunes gentilshommes étaient admis quelquefois, la conversation était tombée sur les principaux diamants que possédaient les souverains, et de l'avis universel, le plus beau qu'il y eût dans le monde était celui du Grand Mogol.

— J'en connais un tout aussi beau, dit alors le comte Hector, il a été payé deux millions à un chercheur de perles, et il était destiné au Grand Seigneur. Mais il est tombé au pouvoir des chevaliers de Malte, et demeuré en la possession du commandeur de la frégate de l'Ordre qui s'empara du vaisseau turc qui le portait.

— Et qu'en a fait le commandeur ? demanda curieusement l'archiduchesse.

— Il l'a gardé, répondit le comte.

— Ce commandeur était donc fort riche ?

— Assez, madame. Les frères Berner, les joailliers de la reine Marie-Antoinette ; les juifs Crammer, de Berlin, bijou tiers de la couronne, le czar lui-même, ont fait faire des ouvertures au commandeur, mais il a refusé.

— Le connaissez-vous ? demanda l'Empereur.

— C'est mon oncle, répondit le comte.

— Ah ! s'écria la jeune archiduchesse en regardant les deux frères, si j'avais un pareil diamant, je serais la plus heureuse des princesses.

— Et moi, je ferais feld-maréchal celui qui me l'apporterait, ajouta l'Empereur.

Les deux frères quittèrent le jeu de l'Empereur en proie à une sorte de vertige.

— Dussé-je y forcer mon oncle le commandeur, murmura le comte, j'aurai le diamant.

Le vicomte songea que l'archiduchesse avait souhaité le posséder, et il fit le même serment que son frère.

Mais quelle ne fut pas leur joie lorsque, le lendemain même, un courrier de France leur apporta une lettre de maître Pandrillo, l'intendant de Montmorin ! cette lettre leur annonçait le trépas du commandeur, et leur transmettait copie du bizarre codicille que le défunt avait annexé à son testament.

En ce temps-là, le service des postes était fort mal organisé, subordonné fort souvent aux hasards de ces grandes guerres qui désolaient l'Europe. De plus, soit intention du malin intendant, soit pure négligence, il avait écrit aux Maltevert

plus d'un mois après le décès de leur oncle, ce qui fit que, malgré toute la diligence qu'ils mirent à quitter Vienne, le comte Hector et son frère n'arrivèrent à Montmorin que quelques jours avant la comtesse Durand, leur cousine germaine.

On le voit, le même but amenait les Maltevert à Montmorin. Seulement la cupidité n'entraînait pour rien dans l'ardent désir qu'ils avaient de s'emparer du diamant, et il y avait dans leur projet un certain côté chevaleresque.

Le comte était, bien que lui ressemblant au physique, un homme tout différent du vicomte son frère cadet.

Dur, hautain, le cœur desséché par cette mystérieuse passion, voué désormais aux calculs arides de l'ambition, il ne manquait point cependant de cette bravoure éclatante et téméraire qui avait été l'apanage de ses robustes aïeux ; mais plus diplomate que soldat, il cachait sous son uniforme la prudence cauteleuse et l'esprit d'intrigue d'un courlisian. Il était la tête qui pense, ce qui vaut mieux que le bras qui agit, et il avait pour système qu'il est absurde d'employer la force, là où la ruse est suffisante.

Raoul, au contraire, était brave, téméraire, querelleur, mauvaise tête, d'un naturel violent et toujours prêt à pourfendre quiconque entravait leur volonté.

Quand les Maltevert arrivèrent à Montmorin, les autres cohéritiers, à l'exception de la comtesse, s'y trouvaient déjà réunis.

Le comte les jugea d'un coup d'œil, et lorsqu'il fut seul avec son frère, dans cette chambre rouge que le codicille du commandeur leur assignait pour logis, il lui tint le discours suivant :

— Raoul, mon ami, nous n'avons affaire ici qu'à des niais et à des vieillards, et nous serons de triples sots si nous n'avons pas le diamant. Cependant, mon avis est que nous devons être prudents.

— A quoi bon ? fit l'impétueux Raoul ; si un autre le trouvait, ce diamant, dussions-nous le tuer ? ...

— Mon cher, répliqua froidement le comte, n'oublions pas que nous sommes en France, et que le régime impérial est armé de juges, d'avocats et de toute cette légion de gens de loi qui trouvent toujours mauvais qu'on tue quelqu'un, fût-il un imbécile comme Bontemps de Saint-Christol, notre cousin.

— Nous ne sommes plus Français, il me semble, interrompit Raoul avec hauteur.

— Raison de plus pour que l'on fût enchanté de nous faire notre procès, si nous sortions des bornes de la légalité. Il faut donc, d'abord et au plus vite, chercher le diamant ; si un autre le trouve, nous aviserons.

Le comte avait parlé prudemment, Raoul inclina la tête en signe d'assentiment.

— Maintenant, continua Hector, il faut commencer par le commencement, c'est-à-dire chercher ici avant de faire nos perquisitions au dehors.

L'appartement était tendu d'une grande tapisserie dont la couleur lui avait fait donner le nom de chambre rouge.

Les Maltevert sondèrent les murs avec le poing, espérant entendre résonner le creux quelque part, ils examinèrent les boiseries, le parquet, le plafond, fouillèrent les placards et les meubles, et finirent par aviser dans l'angle le plus sombre de la pièce un vieux bahut de chêne sculpté qu'ils ouvrirent.

Le bahut renfermait un coffret, et dans ce coffret il y avait une clef à laquelle adhérait une étiquette de papier jauni.

— Clef des souterrains du Cousin ! fit le comte. Pardieu, s'écria-t-il, qui nous dit que le diamant n'est point dans les souterrains ? Quand un avare a un trésor à enfouir, c'est toujours dans un souterrain qu'il l'enterre.

Le vicomte examinait le coffret, et poussa tout à coup une exclamation de surprise :

— Un double fond, dit-il, et dans ce double fond un papier.

Le comte s'empara du papier et lut :

« Le diamant est enfermé dans un coffret de fer. Ce coffret est enfermé dans le souterrain conduisant au Cousin,